

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :
Rue Impériale, 33.

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures



RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

GRAND-THÉÂTRE

Il y avait très-longtemps qu'on n'avait chanté la *Norma* à Lyon, la reprise de cet opéra a donc eu tout l'attrait d'une nouveauté.

Cette reprise a été bonne. M^{me} de Taisy — comme toujours du reste — a été fort remarquable dans le rôle de la *Norma*; — elle a, en outre de ses merveilleuses qualités de chanteuse, traduit comme comédienne avec une grande énergie cette passion ardente qui est le caractère particulier du personnage : elle a trouvé dans M^{lle} Moreau une excellente partenaire dont la voix manque bien un peu d'ampleur pour le rôle d'Adalgise, mais dont le timbre se marie merveilleusement à celui de M^{me} de Taisy : aussi le grand duo des deux chanteuses qui est le morceau capital de cet admirable partition, produit-il toujours un immense effet : — et les bravos du public en sont l'inévitable conclusion.

Qu'on me permette, à propos de M^{me} de Taisy, de faire ici une petite observation.

On ne songe pas assez quelles sont en province les difficultés pour une artiste, de chanter d'un jour à l'autre des opéras d'un genre différent, tels que *Norma* et les *Huguenots* par exemple ; il faut en effet déplacer le registre de sa voix, et c'est pour ce motif qu'à Paris lorsqu'un artiste chante un rôle, on évite avec le plus grand soin de lui en faire chanter un autre. ce qui est préjudiciable à tous les deux.

Qu'on ne s'y trompe pas : je ne plaide point ici les circonstances atténuantes pour M^{me} de Taisy, elle n'en a pas besoin, elle est fort remarquable partout et toujours, je l'ai dit ; je ne critique pas davantage la direction dont les charges sont fort lourdes, et qui cherche par la variété à donner de l'attrait à ses spectacles ; mon but n'est autre que d'appeler l'attention de mes lecteurs sur un détail auquel ils n'ont point songé sans doute et duquel ressort en réalité un grand éloge pour M^{me} de Taisy.

En dehors des rôles de femme dans la *Norma*, les deux autres rôles chantés par MM. Marthieu et Sylva n'ont qu'une importance relative, ils sont peu favorables aux artistes. — A quoi cela tient-il ? je ne sais, mais je les crois dans des conditions mauvaises pour les chanteurs : MM. Marthieu et Sylva s'en sont tirés à leur honneur.

Le *Norma* obtient un très-grand et très-légitime succès, qui permettra d'attendre la reprise de l'*Africaine* qu'on vient de remettre à l'étude et qui, nous en sommes convaincu, est appelée à parcourir encore une belle carrière.

L'opéra-comique a repris la *Sirène*, un des meilleurs opéras d'Auber, le livret en est quelque peu naïf quoique fort amusant ; il y a là des contrebandiers qui sont de petits saints, nos auteurs nous ont habitué à plus de réalisme, mais la musique d'Auber est en revanche fraîche comme au premier jour et n'a pas pris une ride.

Nos artistes ont fort bien chanté ce charmant opéra : le rôle du contrebandier va bien à la voix de M. Anthelme, qui a

obtenu un joli succès, quant à M^{lle} Singelée elle se trouvait à l'aise dans les vocalises, dont Auber a brodé le rôle de la *Sirène*, et elle les a gazouillées en oiseau.

M. Barbot excellent toujours, et MM. Paulin et Gustave ont complété un bon ensemble.

Le succès du *Premier Jour de Bonheur* est loin d'être épuisé, et cet opéra fait encore de très-jolies recettes ; je le comprends, le second acte est un chef-d'œuvre du commencement à la fin, et la romance que chante et détaille avec tant de grâce M^{lle} Dartaux est inévitablement bissée.

E. DUPUIS.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Miss Suzanne d'Ernest Legouvé, est une pièce dont l'intrigue ne s'arrête pas toujours aux limites de la comédie, l'action devient en effet fort dramatique ; — elle est du reste fort intéressante et on reconnaît la main de l'auteur habile, qui a signé avec Scribe plus d'une pièce remarquable.

M. Bondonis et M^{me} d'Herblay jouent les principaux rôles, et se partagent naturellement la meilleure part du succès : — à côté d'eux il faut citer M. Ménéhand, artiste dont on ne saurait trop louer l'originalité dans les rôles si divers que lui impose son emploi.

Les *Chambres de Bonnes* sont un de ces vaudevilles insensés dans lequel les acteurs se poursuivent à travers

des scènes impossibles : il faut se montrer peu sévère en ce genre de pièces; ce qu'on doit demander aussi bien aux auteurs qu'aux acteurs c'est de la gaieté et de la bonne humeur : or ce sont là des qualités qu'on ne saurait refuser à la pièce dont nous parlons, ce qui provoque un fou rire dans la salle.

La pièce de M. Cadol les *Inutiles* continue à être jouée deux fois par semaine devant une salle comble : c'est un succès en sa fleur que ne font que consacrer les représentations précédentes. Nos artistes, maîtres de leurs rôles, et connaissant les effets produits, jouent cette pièce d'une façon hors ligne : du reste je l'ai dit en prévision de ce succès tous les rôles si minimes qu'ils soient ont été confiés à des artistes de talent : il en résulte un ensemble qu'on obtient rarement en province.

On a donné hier la première représentation du *Drame de la rue de la Paix* : grand succès de pièce et d'artiste : je le constate rapidement, au prochain numéro le compte-rendu.

E. DUPUIS.

THEATRE DES CELESTINS

UNE SIMPLE HISTOIRE

Un dimanche soir, il y a dix-huit mois la grand-rue du village S., près d'Aquila, dans les Abruzzes, retentissait de chants joyeux accompagnés de coups de pistolet et de pétards.

Porziella, la fille de Bartolommeo Cattariello, échangeait sa bague de fiançailles avec Aniello Esposito, cordonnier.

Ce soir-là, tout le village s'était donné rendez-vous chez le père Cattariello. Ceux qui n'avaient pu trouver place dans la boutique, dans l'arrière-boutique, ou dans les deux chambres du premier et unique étage qui composait

toute l'habitation, bivaquaient dans la rue en faisant un vacarme de tous les diables.

Le père de Porziella était un des plus gros bonnets de l'endroit : il vendait des comestibles, de la lingerie, de l'eau de Cologne et de l'huile de foie de morue.

Bartolommeo avait commencé par faire la moue quand sa fille lui avait parlé trop souvent du jeune cordonnier ; il s'était fâché tout rouge quand elle avoua qu'elle l'aimait ; mais il avait fini par consentir à ce mariage, parce qu'il chérissait trop sa Porziella, son enfant unique, pour rien lui refuser.

La femme de Bartolommeo était morte en mettant au monde Porziella.

La raison pour laquelle Bartolommeo aurait désiré donner sa fille à tout autre homme, il ne la cacha pas à Porziella : Aniello était un enfant trouvé de l'hospice d'Aquila, un *esposito*.

— Vois-tu, ma chère petite, avait dit maintes fois Bartolommeo, j'aimerais mieux te faire épouser ou le fils de Jean le charron, ou le frère de la veuve Caroline, ou le cousin du marchand de tabac, que ton ensorceleur d'Aniello... Ceux que je te propose, je sais au moins d'où ils viennent. Dis-moi franchement, mangerais-tu d'un fruit sans savoir l'arbre qui l'a produit ! Non, n'est-ce pas ? Eh bien, la situation est la même : si j'étais toi, je ne me lierais jamais à un homme dont je ne pourrais embrasser ni le père, ni la mère, le jour du mariage.

Cet argument et d'autres ne purent fléchir la volonté de Porziella. Son père céda enfin, et les fiançailles eurent lieu.

La fête des fiançailles, dans les campagnes de l'Italie méridionale, se compose tout simplement d'un grand repas, donné dans la maison de la fiancée. Les plus proches parents y assistent ; en fait d'étrangers, on n'admet que le garçon et la demoiselle d'honneur, choisis dès ce moment pour le jour du mariage.

A table, les fiancés sont assis l'un en

face de l'autre, chacun ayant à sa droite les parents de l'autre.

La cérémonie est très-simple. Tout le monde s'assoit ; on met la soupe sur la table. Avant que l'on commence à servir, le fiancé se lève. Il ôte de son doigt une bague en argent et il dit, en la donnant au parent de sa fiancée qui se trouve tout à côté de lui :

— J'envoie cette bague à ma fiancée, et dites-lui que je promets de la changer bientôt en une alliance en or.

Après avoir passé de l'un à l'autre, cette bague s'arrête à la personne qui est assise à gauche de la fiancée, sa mère ou son père qui répète à la jeune fille les paroles du fiancé, en lui mettant la bague au doigt.

La fiancée immédiatement donne à son tour une bague, en argent aussi, à la personne assise à sa droite, en lui disant :

— J'accepte, avec plaisir la bague de mon fiancé et je lui envoie la mienne ; mais dites-lui, que je serai plus heureuse le jour où il me donnera celle en or.

Cette cérémonie avait donc déjà eu lieu chez Porziella, Bartolommeo n'avait pas pu s'empêcher d'allonger sa mine, en voyant la bague envoyée par sa fille passer par des mains d'amis et non de parents, avant d'arriver au doigt d'Aniello. Il avait poussé un profond soupir, mais personne n'y fit attention.

Le repas s'acheva gaîment. On chanta, on dansa ; on se sépara au jour, en arrêtant le mariage dans un an.

Deux coups de crayon pour esquisser les portraits des fiancés sont peut-être nécessaires.

Porziella a vingt ans. Elle est grande et brune. Ses formes, sans être d'une grande élégance, ne manquent pas d'une certaine harmonie dans les lignes. Sa chevelure est proverbiale : elle est admirée dans ce pays, où l'on ignore l'existence

des chignons et des fausses nattes. Ses yeux sont grands et ombragés par des cils que plusieurs grandes dames payeraient au poids du diamant. Elle s'habille gentiment, sans trop de coquetterie. Elle est bonne, douce, pieuse.

Aniello, son fiancé, je l'ai déjà dit, n'avait pas de famille. Il s'était fixé au village S... depuis quelques années, et il tirait le diable par la queue, car la cordonnerie ne va pas trop dans ce pays, où la chaussure la plus élégante est celle que l'on voit briller aux pieds des *pifferari*.

Aniello est un beau garçon de vingt-cinq ans, taillé en Hercule. Doué d'une force extraordinaire, il rossait un jour quatre bergers qui avaient assailli un charretier, oncle de Porziella. Depuis ce jour, cette nature douce et timide de Porziella se sentit attirée vers Aniello, dont elle avait fait un vrai héros.

Après les fiançailles, tout le monde était content ; Bartolommeo même s'était fait à l'idée de donner sa fille à un homme dont il ne connaissait pas la famille.

Aniello cependant avait un très-grand défaut ; il était ambitieux au possible. Sa pauvreté lui faisait honte ; il aurait voulu avoir de l'argent, une fortune de quelques milliers de francs. Porziella lui avait dit très-souvent qu'elle n'avait pas besoin de le savoir riche, car le père Bartolommeo, grâce à son commerce varié, avait mis de côté quelques sous.

Une semaine après les fiançailles, Aniello dit à Porziella qu'il avait un projet pour faire fortune.

— Voyons ton projet, lui avait répondu la jeune fille, en souriant avec incrédulité.

— Je ne serai plus cordonnier, je vais me faire étameur de casseroles. Le métier n'est pas difficile, je l'ai déjà appris en quelques jours. En parcourant

le monde, on accumule de l'argent. Tous les étameurs de notre pays ont fait fortune, je veux faire comme eux.

Les prières, les pleurs de sa fiancée ne lui firent pas changer de résolution. Aniello partit en promettant de revenir dans un an,

Ceux qui ont voyagé savent qu'il n'y a pas une partie du monde dans laquelle on ne rencontre pas des étameurs ambulants : ils partent presque tous des campagnes italiennes. On en trouve en Chine, au Japon. Quelques-uns sont devenus millionnaires au Brésil.

Ils partent tous de chez eux avec une vieille casserole sur le dos, et ils vont toujours droit devant eux. Sur cent qui partent, il y en a bien une dizaine qui reviennent après quelque temps avec un peu d'argent. Des autres on n'en entend plus parler, et tout est dit.

Voilà à quelle vie Aniello allait se vouer pour satisfaire son ambition.

Pendant les premiers mois, Porziella reçut des lettres de son fiancé, tantôt d'un pays, tantôt d'un autre.

A chaque lettre, la pauvre enfant pleurait de joie, et son père hochait la tête en répétant : Nous verrons comment cela finira.

Le jour fixé pour le mariage était passé.

On ne recevait pas des nouvelles de l'ex-cordonnier depuis quelques mois. Porziella était devenue méconnaissable ; le chagrin l'avait vieillie de vingt ans.

Il y a trois mois, une lettre datée de... ville à vingt lieues du village S..., arriva par la poste à Porziella. La pauvre fille crut devenir folle de joie, Aniello lui écrivait que, grâce à son métier, il avait déjà réuni trois mille et quelques centaines de francs. Il avait fixé le chiffre de quatre mille comme terme de sa richesse. Il demandait encore quelques mois de temps...

— Tu vois, mon père, tu vois qu'Aniello va revenir, et riche, dit Porziella à Bartolommeo en lui montrant la lettre.

— C'est bon, c'est bon, fit le père. Mais puisqu'il est à vingt lieues de nous, pourquoi n'est-il pas venu nous voir ? Il me semble que...

— Tais-toi, l'interrompit sa fille, tu as toujours des choses désagréables à dire contre ce pauvre garçon...

Le mois dernier, Bartolommeo fut obligé d'aller à la petite ville de Civita di... pour affaire de son commerce.

C'était jour de marché.

Dans la place du marché aux ortailles il vit une foule compacte se presser autour de la fontaine. Il demanda la cause de ce rassemblement. On lui répondit qu'une patrouille de carabiniers avait rencontré dans la nuit, à six lieues de la ville, une bande de dix brigands. On avait échangé des coups de fusil. Un brigand avait été tué, les autres avaient pris la fuite. Le cadavre du brigand se trouvait exposé sur les marches de la fontaine.

Bartolommeo voulut, lui aussi, voir les restes de ce misérable. Il s'approcha et il jeta un cri...

Il avait reconnu le fiancé de sa fille.

La foule s'empressa autour de lui. On lui fit mille questions. Il ne put répondre que des mots décousus ; l'émotion lui avait coupé la parole.

Le pauvre homme, en chancelant, se traîna jusque chez le commandant des carabiniers. Il le connaissait, car, en passant une fois par le village S..., il avait déjeuné chez Bartolommeo.

Il avoua à l'officier que le brigand tué avait demeuré dans son village, mais qu'il n'avait pas de famille...

Le commandant lui dit que, sur ce brigand, on avait trouvé trois mille huit cents francs en or, plusieurs bijoux et

une bague en argent.

— Commandant, lui répondit Bartolommeo les larmes aux yeux, je vous ai dit que ce brigand n'a personne au village ; il était *esposito*.

Mais il avait une fiancée, une pauvre fille innocente que je connais... La bague est à elle... Voulez-vous, monsieur le commandant, me la donner, cette bague, je vous donnerai tout ce que je possède en échange...

— Mon brave homme, lui répondit le commandement attendri par la douleur de Bartolommeo, voici la bague, vous pouvez la reprendre, elle n'a aucune valeur pour la justice...

— Merci, monsieur, mille fois merci, dit Bartolommeo en embrassant les mains de l'officier qui le quitta brusquement pour ne pas pleurer.

Le soir, Bartolommeo rentra chez lui abattu, le visage décomposé.

— Tiens, fit-il en entrant à sa fille, qui se jetait à son cou, voici ta bague de fiançailles. Le pauvre Aniello est mort à l'hôpital de Civita di... C'est moi qui ai recueilli son dernier soupir !...

Porziella jeta un cri et s'affaisa.

Après une demi-heure, elle revint à elle. Voyant son père à son côté :

— C'est impossible, dit-elle en sanglotant, c'est impossible... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— C'est vrai !

— Il est mort... Je le pleurerai toujours.

Quelques jours après, une imprudence des voisins apprit à Porziella toute la vérité... Ce fut un coup terrible !

Depuis ce moment, la malheureuse fille est folle. Folie étrange ? elle se manifeste par des éclats de rire qui durent des minutes ; ils brisent et épuisent lentement l'infortunée créature.

Pauvre Porziella !

CAQUETAGES.

Au restaurant :

— Garçon, donnez-moi le fromage à la mode.

— Quel fromage Monsieur désire-t-il ?

— Du *Rochefort*, parbleu !

Un quart-d'heure se passe, rien ne paraît.

— Garçon, eh bien ! ce fromage ?

— Monsieur m'a demandé du *Rochefort*, c'est pourquoi je *Lanterne*.

Tout dernièrement, aux assises de X., le président interrogeait un affreux coquin.

— Vous vous êtes marié une première fois en 1847 !

— Oui, monsieur le président

— Avez-vous eu des enfants de vos deux lits ?

L'accusé ne répond pas, et le président pose de nouveau la question :

— Avez-vous eu des enfants de vos deux lits.

L'accusé prend un air de pitié pour ce qui lui paraît une contradiction de sa misère passée et murmure :

— Deux lits ! deux lits ! monsieur le président, je ne me suis jamais connu qu'un matelas.

Un proverbe à la mode de Bade :

— Malheureux ! tandis que j'étais au 30 et 40, tu embrassais ce monsieur.

— Oui mon ami, pour que tu fusses heureux au jeu.

Propos de cocotes :

— Tu sais, nous sommes censées avoir été eaux. Quelles sont les eaux les plus « chic » ?

— Nous aurons pris les grandes eaux de Versailles,

Au collège :

Le Pion. — Polisson ! pour qui culottiez-vous cette pipe ?

L'Elève. — C'est dans huit jours la fête de ma mère.

Au Palais, dans la salle des Pas-Perdus.

Des avocats tracent le portrait d'un confrère :

— C'est un gaillard, dit l'un deux, qui prend les intérêts de la veuve et le capital de l'orphelin.

Un ex-notaire, M. O..., est doté d'une femme charmante, mais qui ne rappelle en rien, pour la fidélité, le chien de Montargis.

Dernièrement, lasse de dissimuler sans cesse ce qui n'échappait à personne, elle fit une fugue brutale et quitta le foyer conjugal pour éteindre celui d'un auditeur à moustaches blondes.

« — Sans un mot d'adieu, disait M^e X... navré, sans une attention, sans égards pour ma profession ! »

Hier, il rencontre l'infidèle : elle était seule. Tremblant, il s'approche d'elle, et la supplie de rentrer au gynécée.

Ila des larmes dans la voix, ce tabellion ; quoique notaire, on est homme, et celui-là est réellement à plaindre.

— Rentre, lui disait-il, oublie-le : à mon tour, j'oublierai tout, je ne songerai qu'à te rendre heureuse ; jamais je ne te ferai un reproche ; reviens, je t'en prie...

« — Je ne peux pas, répondit-elle d'un air candide : il m'a promis de m'épouser.... »

Dans un restaurant. Fruit des conférences :

— Rien pour le garçon ?

— Nous n'encourageons pas les célibataires.

GENIN, gérant.

